«Les Anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature, ils y ont joint la passion et la vérité. » (Lettre à l'Académie)

• La figure du roi idéal :

« Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection : et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. » (Télémaque, Livre V)

Éditions et Études

BOILEAU: Satires, Épîtres, Art poétique, par Jean-Pierre Collinet, « Poésie », Gallimard, 1985.

PERRAULT: Contes, par Gilbert Rouger, Classiques Garnier, 1967.

BAYLE: *Œuvres diverses*, par Alain Niderst, Éditions sociales, 1971.

FONTENELLE: *Œuvres*, par Alain Niderst, « Corpus » Fayard, 1990.

SAINT-ÉVREMOND: *Œuvres en prose*, par René Ternois, STFM, 1962-1969.

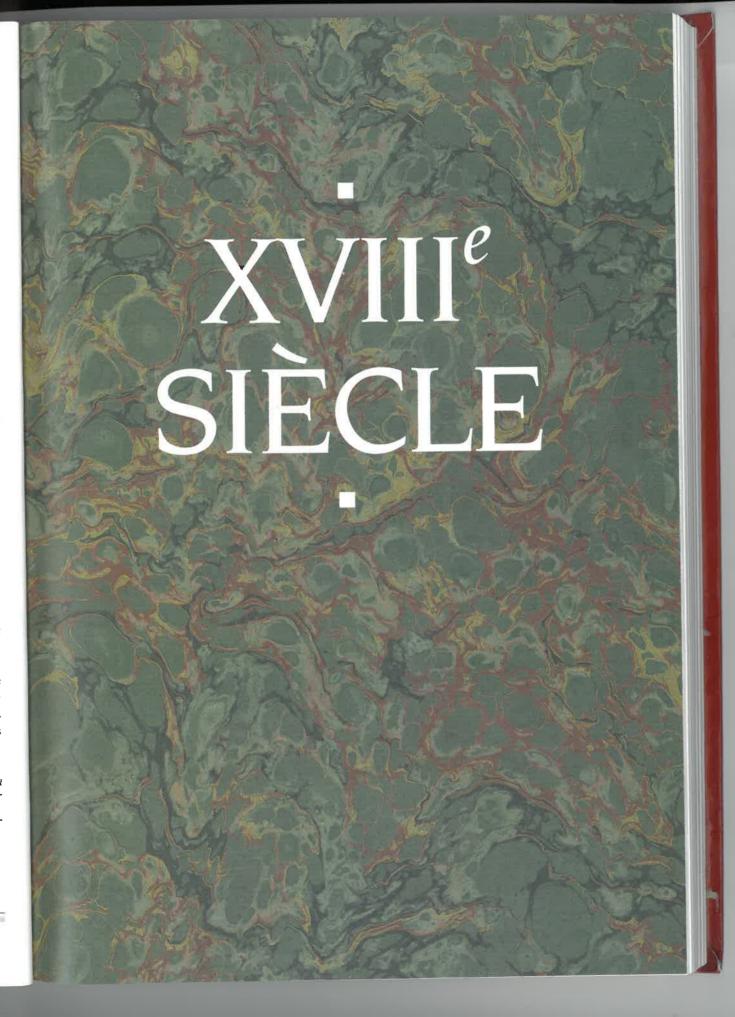
FÉNELON: *Œuvres*, par Jacques le Brun, La Pléiade, Gallimard,

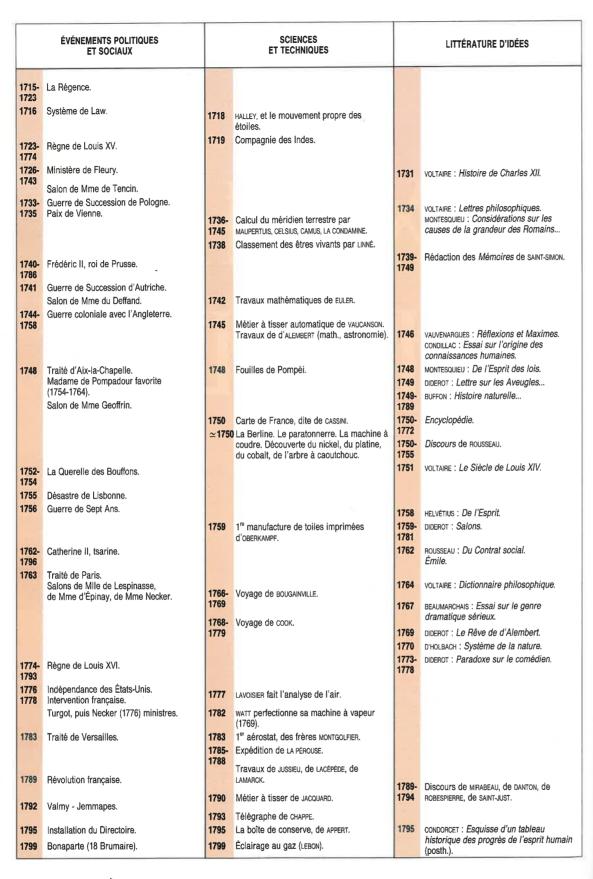
Les Aventures de Télémaque, par Jeanne-Lydie Goré, Classiques Garnier, 1987.

Études

Paul Hazard : La Crise de la conscience européenne (1680-1715), Boivin, 1935.

D'un siècle à l'autre, Anciens et Modernes, CMR 17, 1987.





POÉSIE		GENRES NARRATIFS		THÉÂTRE	
				1718	VOLTAIRE : <i>Œdipe</i> .
		1721	MONTESQUIEU: Lettres persanes.	1722 1723	MARIVAUX : La Surprise de l'amour. MARIVAUX : La Double Inconstance.
		1724	LESAGE: Gil Blas (VII à IX).	1725	MARIVAUX : L'Île des Esclaves.
1728	VOLTAIRE : La Henriade .	4704	1-16-1-16-1	1730	MARIVAUX : Le Jeu de l'amour et du hasard
		1731- 1741 1731	MARIVAUX : La Vie de Marianne. PRÉVOST : Manon Lescaut.		
		1734- 1735	MARIVAUX : Le Paysan parvenu.	1732	voltaire : <i>Zaïre</i> .
1736	VOLTAIRE : <i>Le Mondain</i> .	1735 1736-			
1738	VOLTAIRE : Discours sur l'Homme.	1738	de l'esprit.	1737	MARIVAUX: Les Fausses Confidences.
1742	L. RACINE : La Religion.			1743	VOLTAIRE: Mahomet.
		1748 1752	VOLTAIRE : <i>Zadig ou la Destinée.</i> VOLTAIRE : <i>Micromégas.</i>		
1756	VOLTAIRE : Poème sur le désastre de Lisbonne.			1757	DIDEROT : Le Fils naturel (joué en 1771).
		1759	VOLTAIRE : Candide ou l'Optimisme.	1758	DIDEROT : Le Père de famille (joué en 1761)
		1760- 1781 1761	DIDEROT : La Religieuse (réd.). ROUSSEAU : La Nouvelle Héloïse.		
		1762- 1777	` '	1705	ornum : La Bhilacagha cana la cavair
1766	LÉONARD : Idylles morales.	1765- 1773 1767	DIDEROT : Jacques le Fataliste (réd.). VOLTAIRE : L'Ingénu.	1700	SEDAINE : Le Philosophe sans le savoir.
1769	SAINT-LAMBERT: Les Saisons.	1775	RESTIF DE LA BRETONNE : Le Paysan perverti.	1775	BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville.
1778 1782	PARNY: Poésies érotiques. DELILLE: Les Jardins.	1782	LACLOS: Les Liaisons dangereuses ROUSSEAU: Les Rêveries (posth.).		
		1782- 1789	ROUSSEAU: Les Confessions (posth.).	4704	annungua da Mariago da Sigoro
1785- 1787	CHÉNIER : Bucoliques (éd. posth., 1819).			1784	BEAUMARCHAIS : Le Mariage de Figaro.
1785- 1789	CHÉNIER : Élégies. Hermès et L'Amérique (projets d'épopées).	1788	SADE : Justine. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.	4700	mj. chènier : <i>Charles IX</i> .
		1790	MERCIER : Tableau de Paris.	1789	M.J. CHÉNIER : Caïus Gracchus.
					BEAUMARCHAIS: La Mère coupable.
dan .					
1794	CHÉNIER: lambes (éd. posth., 1819).	Negative C	to Division to the first		
		1795	SADE : La Philosophie dans le boudoir.		

ARTS EN FRANCE, À L'ÉTRANGER		TEXTES ÉTRANGERS			
	Art rocaille ; Rococo.				
1713- 1730	COUPERIN : Les Quatre Livres pour le clavecin.	1719	DEFOE : Robinson Crusoé.		
1720	WATTEAU: L'Enseigne de Gersaint.				
1721	BACH: Six Concertos brandebourgeois.				
	vivaldi : Les Quatre Saisons.				
	SCARLATTI: Œuvres pour clavecin. Peintures de TIEPOLO et CANALETTO.				
1733- 1749	RAMEAU : Les opéras, d'Hippolyte et Aricie à Zoroastre.	1733	POPE : Essai sur l'homme.		
1733	PERGOLÈSE: La Servante maîtresse.	1734	métastase : La Clémence de Titus.		
≃1735	Portraits et caricatures de HOGARTH.	1739	HUME : Traité de la nature.		
	BOUCHER : Le Triomphe de Vénus. CHARDIN : Le Bénédicité.	1740	RICHARDSON: Paméla.		
1740- 1745	G. COUSTOU: Les Chevaux de Marly.				
	NATTIER: Madame Henriette en Flore. Portraits de LA TOUR.	1742- 1745	YOUNG: Les Nuits.		
	Œuvres religieuses et opéras de TELEMANN.		SWIFT: Instructions aux domestiques.		
		1747- 1748	RICHARDSON: Clarisse Harlowe.		
	BOUCHARDON: Statue équestre de Louis XV.	1748			
1762		1749			
	LONGHI: Vues vénitiennes.	≃1750 -1760	Comédies de GOLDONI.		
1750	PIRANÈSE: Prisons imaginaires.	-1700			
1753- 1763	VERNET : Les Ports de France.				
	CHARDIN : Le Gobelet d'argent. Les Fables de la FONTAINE illustrées par OUDRY. Début du retour à l'antique.				
≃1760	guardi: Vues vénitiennes.	1760	MACPHERSON: Poèmes d'Ossian. STERNE: Tristam Shandy.		
1761	GREUZE : L'Accordée de village.		STERINE : Tristam Smanuy.		
	La Place royale [la Concorde] par GABRIEL.				
1770	GLUCK: Orphée et Eurydice.				
	Église Sainte-Geneviève [le Panthéon] par soufflot.				
1104	29/30 Carrio dell'oviore [le l'anticon] par costres.		GOLDSMITH: Le Vicaire de Wakefield. LESSING: Laokoon.		
1767	ROBERT: Ruines.		LESSING: Dramaturgie de Hambourg.		
			STERNE: Voyage sentimental.		
		1770-	Le Sturm und Drang, en Allemagne.		
		1774	GOETHE : Les Souffrances du jeune Werther.		
1775	FRAGONARD : La Fête à Saint-Cloud.		· ·		
1778	MOZART: Symphonie concertante.				
	GAINSBOROUGH: L'Enfant en bleu. HOUDON: Rousseau.	1779	ниме: Dialogues sur la religion naturelle.		
1781	MOZART : L'Enlèvement au sérail.	1781 1782	KANT : Critique de la raison pure. SCHILLER : Les Brigands.		
1786	DAVID : Le Serment des Horaces.				
	VIGÉE-LEBRUN: La Reine et ses enfants.				
	MOZART: Dom Juan.	1789	goethe : Torquato Tasso.		
	MOZART : La Flûte enchantée.				
1794	GOYA: La Maison des fous.	1795-	GOETHE: Wilhelm Meister.		
		1796			
		1795	LEWIS : Le Moine.		

■ 392 ■ XVIII^e SIÈCLE - TABLEAU CHRONOLOGIQUE

L'expansion romanesque



L'expansion romanesque

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Roman d'apprentissage et roman d'ascension sociale

Le roman avant 1750 est tenu en piètre estime : les titres des ouvrages narratifs en prose annoncent des « histoires », des « nouvelles », des « voyages », des « lettres », des « relations », des « confessions », des « aventures » ou des « vies ». La critique littéraire refuse un genre mineur dont elle condamne la frivolité, les invraisemblances et l'immoralité. Libre de tout moule préétabli, le roman connaît dès le début du XVIII° siècle un essor qui lui permet de **libérer** l'imaginaire et d'exprimer le vrai.

C'est l'héritage du roman héroïco-galant du grand siècle, des pseudomémoires de l'entre-deux siècles et du **roman picaresque espagnol** qui inspire cette expansion romanesque.

L'empirisme de Locke (voir p. 417) analyse l'être humain comme le produit d'une suite d'expériences et de rencontres, justifiant ainsi le roman d'apprentissage, dont Lesage donne un modèle avec son chef-d'œuvre, l'*Histoire de Gil Blas...* (1715-1724-1735). Mais ce roman se rattache aussi au roman d'ascension sociale, tout comme *Le Paysan parvenu*, où Marivaux intègre en arrière-plan le pouvoir de l'argent, les mouvements d'immigration vers la capitale et la montée de la petite bourgeoisie.

Romanesque et philosophie

Dans une France où la société aristocratique s'affaiblit – l'ironie de Lesage en atteste l'usure –, **la forme épistolaire** permet à Montesquieu d'exprimer son scepticisme et la relativité des points de vue en composant autour de l'aventure vécue par le héros de ses *Lettres persanes* (voir p. 422).

Empruntant le thème du voyage imaginaire au *Gulliver* de Swift, Voltaire use à son tour de la fiction dans ses *Contes*, (voir p. 446) mettant un merveilleux débridé au service d'une lecture critique.

Romanesque et lucidité

Une technique narrative très originale comportant la narration à la première personne permet aux *Illustres Françaises* de Challe d'ouvrir la voie aux **romans de mœurs.** Prévost cherche à offrir une leçon sur la vie réelle, même si l'histoire de *Manon Lescaut* est imaginaire.

Peu accessibles au réalisme, les salons de la « nouvelle » préciosité s'interrogent sur **l'irrationnel**, sur le monde intérieur et sur le sentiment de l'existence. Soucieux d'exprimer la sensibilité de son temps, Marivaux analyse avec une lucidité aiguë l'opposition entre le naturel et la société chez l'héroïne de la *Vie de Marianne* ou chez Jacob, dans *Le Paysan parvenu*.

Libertinage et sensibilité

Progressivement, **le roman de mœurs évolue :** alors qu'au siècle précédent on tournait volontiers en dérision les roturiers, c'est l'aristocratie décadente qui est visée par Crébillon dans la satire libertine du *Sopha* ou dans un grand roman d'analyse, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*.

C'est encore à Prévost que revient une responsabilité déterminante dans les nouvelles orientations du roman français. En traduisant *Pamela*, puis *Clarisse Harlowe* de Richardson, il assure au pathétique de la vertu et du sentiment un succès triomphal. Richardson met au goût du jour le roman épistolaire polyphonique* et réussit ce difficile équilibre entre **le réalisme** et **l'idéalisation moralisante** qui servira plus tard de modèle à Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* (voir p. 531).



Scène de marivaudage. La promenade du soir, de Feudeberg, xvIII siècle Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

1707 LESAGE: Le Diable boiteux.

1711 CHALLE: Les Illustres Françaises.

1715 • 1735 LESAGE : Histoire de Gil Blas...

1719 DEFOE: Robinson Crusoé.

1721 MONTESQUIEU : Lettres persanes.

1726 SWIFT: Voyages de Gulliver.

1731 PRÉVOST : Manon Lescaut.

1731 • 1739 PRÉVOST : Cleveland

1731 • 1741 MARIVAUX : La Vie de Marianne

1734 CRÉBILLON : L'Écumoire.

1734 • 1735 MARIVAUX : Le Paysan parvenu.

1736 • 1738 CRÉBILLON : Les Égarements du cœur et de l'esprit.

1740 PRÉVOST : Histoire d'une Grecque moderne. RICHARDSON : Pamela.

1742 CRÉBILLON : Le Sopha.

PRÉVOST : Traduction de Pamela.

1747 VOLTAIRE : Zadig.

1747 • 1748 RICHARDSON : Clarisse Harlowe.

1749 FIELDING: Tom Jones.

1751 PRÉVOST: Traduction de Clarisse Harlowe.

1761 ROUSSEAU: La Nouvelle Héloïse.

1. L'HÉRITAGE PICARESQUE : LESAGE (1668-1747)

L'AUTEUR

Lesage mène à Paris, dès l'âge de vingt-deux ans, une carrière besogneuse d'écrivain professionnel avec sa seule plume pour subsister.

Sa vocation et ses comédies le rattachent à la tradition de Molière – son chef-d'œuvre reste *Turcaret*, – mais ce dramaturge doit ses plus grands succès au roman de mœurs, proche de la comédie dont il est issu, et plus adapté à la peinture de la société.

Après la réussite triomphale du *Diable boiteux* (1707), Lesage livre à l'impatience du public, de 1715 à 1735, les épisodes successifs de son *Histoire de Gil Blas de Santillane*.

'ŒUVRE - ÉTUDE

Histoire de Gil Blas de Santillane (1715-1735)

Ce roman demeure l'œuvre la plus originale de Lesage, même s'il est largement inspiré du roman picaresque espagnol : un récit autobiographique de l'ascension sociale dont le héros est un pauvre hère sans scrupules, aidé par sa ruse et par le hasard dans son vagabondage à travers les différents milieux de la société.

À l'âge de dix-sept ans, Gil Blas, un jeune espagnol démuni, se rend à l'université de Salamanque. Ses aventures variées font ressortir sa naïveté, son étourderie, son absence de scrupules. Successivement domestique chez un chanoine, assistant d'un médecin, intendant d'une comédienne, régisseur d'un château, favori de l'archevêque de Grenade et favori du Premier ministre, il mène de pair son apprentissage de la vie, son évolution morale et son ascension sociale. Dans la sagesse de l'âge il projette sur sa vie un regard amusé, indulgent et satisfait.



Illustration de *Gil Blas* de *Santillane* par J.-J. Hubert Paris, B.N.

■ 396 ■ XVIII^e SIÈCLE - L'EXPANSION ROMANESQUE

Gil Blas et l'archevêque de Grenade

LESAGE
Gil Blas
de Santillane
(1715-1735)

Voici Gil Blas au service de l'archevêque de Grenade. Enchanté de son savoir et de son dévouement, le prélat fait de lui son confident.

- 1. Tromper.
- 2. Illustre archevêque de Tolède (1436-1517).
- Sermon familier commentant l'Évangile.
- 4. Se répétait.
- 5. Professeur de collège
- **6.** Sermon de capucin. Les capucins passaient pour des orateurs médiocres.
- 7. L'avertir avant vous.
- 8. Le chanoine chez qui Gil Blas avait servi et qui lui avait légué quelques livres cans intérêt
- « Mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle ; quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour-propre pourrait me séduire¹. Cette remarque demande un esprit 5 désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon ; je m'en rapporterai à ton jugement. - Grâce au Ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre ou pour parler plus iuste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre Cardinal 10 Ximenès², dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. - Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. À mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en 15 aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi, il me revenait qu'on dit dans la Ville que mes

Dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au Palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après, il n'y paraissait plus: mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie³ qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait⁴; tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent⁵ usé, une capucinade⁶.

discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. »

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. » – « Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office.

Vous voyez que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez biffé de son testament, où il y aura sans doute

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal : mais rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sedillo⁸. »

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose ; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'Orateur lui-même me tira de cet embar50 ras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies : mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les

9. Grammairien du II^e siècle avant Jésus-Christ, connu pour sa sévérité.

autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque⁹? – Non, Monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont que des ouvrages tels que les vôtres, que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un sourire forcé :

« Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? – Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. – Je vous entends, répliqua-t-il, je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. – Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. – À Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche. Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur roccutumé à s'entendre louer! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie, que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au Ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon Trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas : je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. »

LESAGE, Gil Blas de Santillane, VII, 3-4 (1715-1735)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

- 1. Étudiez la précision et la justesse de l'observation humaine dans la présentation des attitudes successives de l'archevêque.
- 2. Dans quelle mesure le réalisme satirique de Lesage se rattache-t-il à l'atmosphère de la Régence?
- 3. Quels détails laissent transparaître dans la narration le regard indulgent et ironique de Gil Blas racontant, dans la sagesse de l'âge, une de ses aventures de ieunesse?

À quoi voit-on qu'il se dissocie de son comportement passé ?

4. En quoi cet épisode apparente-t-il Gil Blas au genre du roman d'apprentissage ?

Les effets de style

Comment l'auteur assure-t-il la progression de l'intérêt ? À quels besoins répond l'alternance entre le récit au style direct, le commentaire, le monologue intérieur et le dialogue ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Entraînement à l'écriture dramatique

• Divers aspects apparentent cette narration au théâtre. Transformez le récit en scène de comédie : vous ferez dialoguer les personnages et utiliserez le monologue pour exprimer les hésitations et les inquiétudes de Gil Blas.

LE ROMAN DE MŒURS : CHALLE (1659-1721)

L'AUTEUR

L'échec de ses rêves de gloire militaire et de fortune coloniale conduit Challe à la littérature : déjà auteur d'un pittoresque Journal de Voyage aux Indes occidentales (1690-1691), il rédige vers 1710 un ouvrage anonyme, Les Difficultés sur la religion, abrégé et édité par d'Holbach en 1767 sous le titre Le Militaire philosophe. Ce livre fait de lui le « père du déisme français » et un précurseur de Voltaire et de Rousseau. Il publie enfin clandestinement, en 1713, un chefd'œuvre romanesque, Les Illustres Françaises, plus de vingt fois réédité au XVIII* siècle, avant d'entamer la rédaction de ses Mémoires.



Les Illustres Françaises (1713)

Ce livre combine sept histoires partiellement solidaires les unes des autres, racontées successivement par quatre narrateurs différents à une société de douze auditeurs plus ou moins impliqués dans ces histoires, qui se connaissent et qui, selon le hasard ou des raisons de convenance, sont réunis en nombre variable.

Dans L'Histoire de Monsieur Des Frans et de Silvie, sixième nouvelle du recueil, le narrateur raconte que, revenant d'un voyage en province, il a découvert un de ses amis, Gallouin, dans le lit de son épouse Silvie. Il décide de se venger de Silvie, qui affirme avoir été ensorcelée, et l'enferme dans un vieux manoir poitevin. Elle mourra dans un couvent.

CHALLE
Les Illustres françaises
(1713)

La septième nouvelle apprend au lecteur que Gallouin avait utilisé un subterfuge magique pour abuser de Silvie qui le repoussait. Celui-ci meurt à son tour en l'écartant.

1. Draps.

2. Tenter de se donner la mort.

3. Vêtements pauvres et usagés.

Je la fis monter sans qu'elle vît qui que ce fût que moi. Cette chambre avait pour tout meuble un méchant lit de camp, et une paillasse sans linceuls¹ ni couverture, une selle de bois à trois pieds comme elles sont en province, sans tapisserie, sans foyer, ni cheminée, ni fenêtre, ne recevant le jour que par un œil-de-bœuf, que j'avais fait laisser en haut, et qui était condamné par une grille de fer. Quoique le soleil fût couché, il y avait assez de jour encore

pour discerner les objets.

Quel est cet endroit-ci, Monsieur, me dit-elle, ce n'est qu'un cachot? C'est votre appartement, Madame, lui répondis-je, c'est l'endroit qui vous est destiné pour pleurer jusqu'à votre mort votre crime, et ma honte. Jamais sentence de mort prononcée contre un criminel ne fit sur lui un effet pareil à celui que ces terribles paroles firent sur elle. Elle n'eut pas la force d'y répondre. Elle tomba à mes pieds sans voix et sans mouvement; mais comme il y avait longtemps que j'avais pris ma résolution, je m'étais fait insensiblement une dureté de cœur inflexible. C'était là le premier plaisir de ma vengeance. L'état où je m'étais mis pour elle me fit regarder celui où elle était avec dédain. L'horreur que j'avais pour elle redoubla; je ne fus point ému de pitié; je n'en sentis pas même la moindre atteinte. Je la fouillai, je lui pris tout ce qu'elle avait sur elle. Je ne lui laissai rien qui eût pu lui servir à attenter sur sa vie². Je la traitai comme un criminel condamné, dont on conserve la vie uniquement pour faire un exemple public de sa mort.

Elle ne revint point à elle par les violentes secousses que je lui donnai. Je me faisais un plaisir cruel de repaître mes yeux d'un spectacle si barbare et si touchant. Quel changement! Je me suis mille fois demandé à moi-même où j'avais pu trouver tant de cruauté pour une femme que j'avais idolâtrée, et que j'idolâtrais encore. Je la laissai dans le même état; et de peur que quelque instant de pitié ne me prît, je ne voulus pas rester chez moi. J'allais souper et coucher chez un gentilhomme à trois lieues de là : je n'en revins que le lendemain assez tard. [...] Je n'avais pour lors d'autre dessein

30 que de la faire mourir inconnue dans une prison éternelle.

J'y montai, je la trouvai encore à terre tout de son long, elle était revenue de son évanouissement, mais son étonnement ne l'avait pas quittée, et elle avait été assurément plus de seize heures dans la même situation. Je ne puis vous exprimer l'état où elle était : il passe l'imagination. Elle me regarda, mais 35 bien loin de trouver dans moi un amant soumis, ou un époux pitoyable, elle n'y trouva qu'un juge et qu'un maître inexorable. Tenez, perfide, lui dis-je en lui montrant son collier, êtes-vous convaincue? On a retiré votre amant de mes mains; mais vous ne m'échapperez pas, et vous me paierez tous deux ce que je dois à ma vengeance. Elle ne me répondit qu'en se jetant à mes 40 pieds et qu'en versant un torrent de larmes. J'en étais revenu, je ne la payai que d'un sourire dédaigneux. Je lui jetai un paquet de hardes³ qui pouvait servir à la dernière des paysannes. Je la fis déshabiller, je l'obligeai à se couper elle-même ses cheveux que je brûlai en sa présence à une chandelle. Je les regrette encore : je n'en ai vu de ma vie de plus beaux, ni de plus longs, 45 ni en plus grande quantité. J'emportai tout ce qu'elle avait apporté sur son corps, je l'obligeai de se couvrir des hardes que je venais de lui donner, et ne lui laissai ni bas ni souliers. Ce fut ainsi que je la mis pour le corps; et pour la nourriture, je lui laissai du pain noir et de l'eau, et n'allai plus lui en porter que tous les trois jours.

CHALLE, Les Illustres Françaises, «L'Histoire de Monsieur des Frans et de Silvie » (1713)

3. AUTOBIOGRAPHIE IMAGINAIRE ET ROMAN D'ANALYSE : Marivaux (1688-1763)

L'AUTEUR

La vocation littéraire

Venu à Paris pour mener des études juridiques, Marivaux se consacre bientôt à la littérature et affirme sa vocation avec deux romans, *Les Effets surprenants de la sympathie* (1713) et *La Voiture embourbée* (1714) qui associent le goût du romanesque et le souci de la réalité.

Ruiné en 1720 par la banqueroute de Law, il devient avocat, sans pour autant renoncer à sa vocation. Après le relatif succès de sa première comédie, *Arlequin poli par l'amour*, il fait rapidement figure de maître dans un genre où, durant vingt ans, il équilibre l'ironie et la sensibilité.

Le retour au roman

Journaliste réputé et auteur à succès, Marivaux devient en 1730 l'hôte assidu des salons littéraires et mondains de Mme du Deffand et de Mme de Tencin. Il fait paraître, en 1731, la première partie de *La Vie de Marianne*. L'apparent détachement de Marivaux envers son œuvre romanesque ne l'empêche pas de publier en 1734 et 1735 les cinq premières parties d'un autre roman resté inachevé, *Le Paysan parvenu*.

Élu en 1742 à l'Académie française, de préférence à Voltaire, Marivaux n'écrit plus, jusqu'à sa mort, intervenue en 1763, que quelques comédies et des réflexions sur la littérature

L'ŒUVRE - ÉTUDE 1

La Vie de Marianne (1731-1741)

Marivaux surprend ses lecteurs avec ce récit classique où la narratrice, une dame du monde à la vie mouvementée, relate son passé avec le recul du temps. Le roman, commencé en 1731, sera publié en plusieurs parties jusqu'en 1741. Il demeurera inachevé.

Orpheline sensible et fière perdue dans Paris, Marianne est mise en pension chez un vieux dévot qui lui propose de se faire « honnêtement » entretenir. Elle s'enfuit et, au sortir d'une église, elle est renversée par le carrosse d'un jeune homme, Valville. Cet épisode dramatique favorise un amour immédiat et définitif, approuvé par la mère de Valville. Mais le destin se joue à plaisir des deux jeunes gens et Marianne envisage de se retirer au couvent. Son monologue rétrospectif laisse la place au neuvième livre, au récit enchâssé – lui aussi inachevé – de la vie de Tervire, une religieuse rencontrée par Marianne et qui essaie de la dissuader d'entrer dans les ordres.

L'amour naissant

MARIVAUX La Vie de Marianne (1731-1741)

À l'église de la paroisse, Marianne remarque un jeune homme qui paraît, lui aussi, la distinguer. Sur le chemin du retour, elle fait un brusque écart pour éviter un carrosse lancé à vive allure, se tord la cheville et tombe.

 Émotions spontanées, échappant au contrôle de la raison. On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'était impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empressaient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avais laissé à l'église. C'était à lui qu'appartenait le carrosse, sa maison n'était qu'à deux pas plus loin, et ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. À travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avait pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à mademoiselle, disait-il à ceux qui me tenaient ; portez-la doucement, ne vous pressez point ; car dans ce moment ce ne fut point à moi à qui il parla. Il me semble qu'il s'en abstenait à cause de mon état et des circonstances, et qu'il ne se permettait d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, et ne lui dis rien non plus ; je n'osais même le regarder, ce qui faisait que j'en mourais d'envie : aussi le regar15 dais-je, toujours en n'osant, et je ne sais ce que mes yeux lui dirent ; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il fallait que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, et me remua le cœur à un point qu'à peine m'aperçus-je de ce que je devenais.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne saurais vous définir ce que je sentais.

C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur; oui, de peur, car une fille qui en est là-dessus à son apprentissage ne sait point où tout cela la mène : ce sont des mouvements¹ inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent; et la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir, mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée; il y a là quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, et qui prend déjà sur elle.



Le rendez-vous par Lancret, xvii siècle. Rome, Palais Barborini.

2. Ce qu'il.

3. «Il y a des manières qui valent bien des paroles. On vous dit : "Je vous aime" avec un regard, et on le dit bien. » (Marivaux, *Les Serments indiscrets*, Il, 10).

On se demanderait volontiers dans ces instants-là : que vais-je devenir? Car, en vérité, l'amour ne nous trompe point : dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, et de quoi il sera question ; l'âme, avec lui, sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas, et qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui² m'a semblé de l'état où j'étais, et je pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge en pareil cas.

Enfin on me porta chez Valville, c'était le nom du jeune homme en question, qui fit ouvrir une salle où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avais besoin de secours, je sentais beaucoup de douleur à mon pied, et Valville envoya sur-le-champ chercher un chirurgien, qui ne tarda pas à venir. Je passe quelques petites excuses que je lui fis dans l'intervalle sur l'embarras que je lui causais; excuses communes que tout le monde sait faire, et auxquelles il répondit à la manière ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'est que je lui 50 parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses, et qu'il me répondit d'un ton qui me préparait à voir entamer la matière.

Nos regards même l'entamaient déjà ; il n'en jetait pas un sur moi qui ne 55 signifiât : Je vous aime ; et moi, je ne savais que faire des miens, parce qu'ils lui en auraient dit autant³.

Nous en étions, lui et moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le chirurgien, qui, sur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il fallait voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur; et puis, en rougissant pourtant, je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde; que Valville allait le voir; que ce ne serait point ma faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui. Ce qui était une bonne fortune pour moi, bonne fortune honnête et faite à souhait, car on croyait qu'elle me faisait de la peine: on tâchait de m'y résoudre, et j'allais en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venait d'une aventure dont j'étais innocente. C'était ma chute qui avait tort.

MARIVAUX, La Vie de Marianne, Seconde partie (1731-1741)

POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

1. Le romanesque.

En quoi ce passage traduit-il le goût de Marivaux pour le romanesque galant concu comme un moyen de :

- susciter des effets dramatiques ?
- permettre le lancement de l'aventure sentimentale?
- 2. L'analyse de l'amour naissant.

3. Le dédoublement narratif.

- Distinguez dans le récit à la première personne les éléments vécus de manière consciente par Marianne et ceux qu'elle n'a pu savoir que plus tard.
- Étudiez l'analyse à distance des sentiments décomposés et recomposés rétrospectivement par l'intelligence et l'ironie.

Entraînement

Rédigez la deuxième partie du plan sommaire proposé. Vous ferez ressortir :

- le regard, dont l'échange traduit la réciprocité dans l'attirance ;
- l'immédiateté de l'amour ;
- l'intensité d'une entrevue précaire, mais décisive ;
- $_{\bullet}\,$ le sentiment chez Marianne de son rayonnement et de son moi conquérant ;
- la présentation de l'amour comme un sentiment légitime, sain et heureux.

AU-DELÀ DU TEXTE

Exposés

- $\bullet\,$ Le « marivaudage » dans ce passage de La Vie de Marianne.
- La conscience critique chez Marianne de ses pensées et de ses paroles, de ses impulsions et de ses actes.

POINTS DE VUE CRITIQUES

Le dédoublement narratif

« Le roman autobiographique était l'aboutissement logique et des premières tentatives de Marivaux, et de sa tendance constante à présenter en double registre un regard et l'objet de ce regard. Le récit à la première personne lui permet de les unir en un même être tout en leur interposant la distance qui sépare son présent de son passé. »

> Jean ROUSSET, Forme et Signification, Marivaux et la structure du double registre, © éd. José Corti, 1970

Une héroïne fière et vertueuse

« La Vie de Marianne est bel et bien le premier roman français (en littérature espagnole, on pourrait citer comme prédécesseur la Gitanilla de Cervantès) qui montre l'héroïsme séculier de la femme fière et vertueuse, abandonnée à ellemême au milieu du torrent de la vie, plus forte que les hommes qui l'entourent ou la poursuivent, parce que forte en elle-même – elle est l'ancêtre d'une longue lignée littéraire en France et ailleurs, dont un dernier rejeton est l'héroïne de Gone with the Wind (Autant en emporte le vent). »

Léo Spitzer, Études de style, © éd. Gallimard, 1953

L'ŒUVRE - ÉTUDE 2

Le Paysan parvenu (1734-1735)

Marivaux compose *Le Paysan parvenu* dans l'intervalle qui sépare la publication de la deuxième et de la troisième partie de *La Vie de Marianne*. « Mémoires » factices, ce roman poursuit la remise en question du romanesque précieux et la recherche du réalisme social, qui apparaissaient déjà dans la première œuvre de Marivaux, *Les Effets surprenants de la sympathie* (1713).



Jeune paysan champenois venu à Paris pour « parvenir », Jacob n'a pas encore vingt ans. Engagé comme domestique par Mlle Habert, une demoiselle dévote d'une cinquantaine d'années qui vit avec sa sœur aînée, il entame son ascension sociale en l'épousant. Son arrivisme le conduit à séduire des dames vieillissantes. Un jour, il sauve Dorsan, le neveu du Premier ministre, qui fait sa fortune. De sa retraite, mûri par la vie, le narrateur de ce roman inachevé raconte et analyse avec une complaisance ironique ses années d'apprentissage.

Barthélémy Ollivier (1/12-1/84). Le salon des quatre glaces au Palais du temple à Paris. Musée de Versailles.

■ 404 ■ XVIII^e SIÈCLE - L'EXPANSION ROMANESQUE

Le dîner des demoiselles Habert

1. Juron marquant la

2. Viandes et légumes cuits

4. Débauché ignorant les

6. Cette bonne nourriture.

9. Le mot représente à la

fois l'apparence extérieure

et la façon de se comporter.

surprise

Rôti

dans un pot.

passe-passe.

8. Concilier.

leçons de l'Église

7. Ces propos-là.

10. Fruits confits.

5. Faire des tours de

MARIVAUX
Le Paysan parvenu
(1734-1735)

Dès son arrivée dans la maison de Mlle Habert, Jacob observe que les deux sœurs et leur servante, Catherine, paraissent avant tout préoccupées de nourriture, et le premier dîner dont il assure le service le confirme dans cette impression.

Je fus de retour à la maison au moment qu'on allait se mettre à table. Malepeste¹, le succulent petit dîner! Voilà ce qu'on appelle du potage², sans parler d'un petit plat de rôt³ d'une finesse, d'une cuisson si parfaite... Il fallait avoir l'âme bien à l'épreuve du plaisir que peuvent donner les bons morceaux, pour ne pas donner dans le péché de friandise en mangeant de ce rôt-là, et puis de ce ragoût, car il y en avait un d'une délicatesse d'assaisonnement que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Si l'on mangeait au ciel, je ne voudrais pas y être mieux servi; Mahomet, de ce repas-là, aurait pu faire une des joies de son paradis.

Nos dames ne mangeaient point de bouilli, il ne faisait que paraître sur

la table, et puis on l'ôtait pour le donner aux pauvres.

Catherine à son tour s'en passait, disait-elle, par charité pour eux, et je consentis sur-le-champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je sus depuis que mon devancier n'avait pas eu comme moi part à l'aumône, parce qu'il était trop libertin⁴ pour mériter de la faire, et pour être réduit au rôt et au ragoût.

Je ne sais pas au reste comment nos deux sœurs faisaient en mangeant, mais assurément c'était jouer des gobelets⁵ que de manger ainsi.

Jamais elles n'avaient d'appétit; du moins on ne voyait point celui qu'elles avaient; il escamotait les morceaux; ils disparaissaient sans qu'il parût presque y toucher.

On voyait ces dames se servir négligemment de leurs fourchettes, à peine avaient-elles la force d'ouvrir la bouche ; elles jetaient des regards indifférents sur ce bon vivre⁶ : je n'ai point de goût aujourd'hui. Ni moi non plus. Je trouve tout fade. Et moi tout trop salé.

Ces discours-là⁷ me jetaient de la poudre aux yeux, de manière que je croyais voir les créatures les plus dégoûtées du monde, et cependant le résultat de tout cela était que les plats se trouvaient si considérablement diminués quand on desservait, que je ne savais les premiers jours comment ajuster⁸ tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avais été les premiers jours dupe. C'était de ces airs⁹ de dégoût, que marquaient nos maîtresses, et qui m'avaient caché la sourde activité de leurs dents.

Le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginaient elles-mêmes être de très petites et de très sobres mangeuses; et comme il n'était pas décent que des dévotes fussent gourmandes, qu'il faut se nourrir pour vivre, et non pas vivre pour manger; que malgré cette maxime raisonnable et chrétienne, leur appétit glouton ne voulait rien perdre, elles avaient trouvé le secret de le laisser faire, sans tremper dans sa gloutonnerie; et c'était par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'était par l'indolence avec laquelle elles y touchaient, qu'elles se persuadaient être sobres en se conservant le plaisir de ne pas l'être; c'était à la faveur de cette singerie, que leur dévotion laissait innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer que le diable est bien fin, mais aussi que nous sommes bien sots!

Le dessert fut à l'avenant du repas : confitures sèches¹⁰ et liquides, et sur le tout de petites liqueurs, pour aider à faire la digestion, et pour ravigoter ce goût si mortifié.

Après quoi, Mlle Habert l'aînée disait à la cadette : Allons, ma sœur, remercions Dieu. Cela est bien juste, répondait l'autre avec une plénitude de reconnaissance, qu'alors elle aurait assurément eu tort de disputer à Dieu.

Cela est bien juste, disait-elle donc ; et puis les deux sœurs se levant de leurs sièges avec un recueillement qui était de la meilleure foi du monde, et qu'elles croyaient aussi méritoire que légitime, elles joignaient posément les mains pour faire une prière commune, où elles se répondaient par versets l'une à l'autre, avec des tons que le sentiment de leur bien-être rendait extrêmement pathétiques.

MARIVAUX, Le Paysan parvenu, Première partie (1734-1735)

LECTURE MÉTHODIQUE

Les personnages

Étudiez la subtilité de l'analyse psychologique menée par Jacob dans la série de réflexions qui interrompent la description du dîner.

Effets produits

- 1. Où réside le comique de la scène?
- 2. En quoi consiste la technique de la narration rétrospective menée par Jacob?

 Comment permet-elle de dénoncer le jeu des apparences?
- **3.** Comment est marquée la distance entre le Jacob d'autrefois et celui d'aujourd'hui ?

POUR LE RÉSUMÉ

Résumez en soixante-quinze mots les lignes 18 à 44 du texte.

Modèle proposé

À table, les demoiselles Habert mangeaient en se livrant à une prestidigitation dont le mécanisme m'échappait : elles se plaignaient d'un appétit défaillant et dédaignaient les mets, mais à la fin du repas les plats repartaient presque vides.

Plus tard je compris leur manège et m'étonnai de leur aveuglement : elles croyaient sincèrement pouvoir concilier les exigences austères de la dévotion et l'avidité d'une nature gourmande en jouant la comédie du dégoût.

REGARD SUR DEUX AUTOBIOGRAPHIES IMAGINAIRES

DES HÉROS EN CONFLIT AVEC LA SOCIÉTÉ

Autobiographies imaginaires conçues simultanément, La Vie de Marianne et Le Paysan parvenu présentent le même conflit entre l'individu et la société : orpheline sensible et fière, Marianne revendique par ses qualités personnelles le droit d'être elle-même et son appartenance à l'aristocratie; tout comme l'ancien paysan Jacob, devenu riche grâce à sa vitalité, à sa rouerie et à son cynisme joyeux, souhaite prouver sa parfaite intégration à la bourgeoisie d'affaires.

■ LA STRUCTURE DU DOUBLE REGISTRE

La similitude de structure se retrouve dans la double dimension de Marianne et de Jacob, qui sont à la fois acteur et spectateur : Marianne contemple avec indulgence les anciens mouvements de son cœur, tandis que Jacob, lui, n'hésite pas à critiquer ses comportements passés. Les deux romans de Marivaux unissent étroitement le récit des faits et leur commentaire.

4. LE RÉCIT RÉTROSPECTIF : Prévost (1697-1763)

L'AUTEUR

La jeunesse d'un aventurier

Hésitant et instable comme les héros de ses romans, Prévost s'enfuit de chez les jésuites et à dix-sept ans – l'âge de Des Grieux – se brouille avec son père pour une maîtresse, s'engage dans l'armée, redevient novice chez les jésuites, se précipite à Paris pour mener une vie de débauches, doit s'exiler en Hollande d'où on le chasse, puis en Angleterre d'où on l'expulse pour son inconduite. On le retrouve, en 1721, à l'abbaye bénédictine de Jumièges.

La vocation romanesque

Il se distrait de la vie monacale en rédigeant à partir de 1728 les premiers tomes de ses *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*. Bientôt il se défroque, émigre à nouveau en Angleterre d'où il doit s'enfuir en Hollande. Il y commence la publication de son *Histoire de Monsieur Cleveland* (1731-1739) et fait paraître l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*.

Une vie tourmentée

Emprisonné pour dettes, voilà Prévost réduit à demander sa grâce au pape et à reprendre en 1734 la soutane des bénédictins. Incapable de résoudre ses contradictions, il oscille entre une vie mondaine et des compromissions qui lui valent l'exil, tout en se consacrant à une abondante production littéraire : au Doyen de Killerine (1735) succèdent l'Histoire d'une Grecque moderne (1740), La Jeunesse du Commandeur (1741), des Contes, une monumentale Histoire générale des Voyages (1746-1759) et la traduction « allégée » de trois romans célèbres de Richardson, Pamela, Clarisse Harlowe et Grandisson. Il meurt en 1763.

L'ŒUVRE - ÉTUDI

Histoire du chevalier Des Grieux

et de Manon Lescaut (1731)

Ce roman, qui constitue le neuvième et dernier tome de ses *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, tranche parmi les autres œuvres de Prévost, qui entrelacent de façon inextricable plusieurs drames sentimentaux afin de reproduire les sinuosités de la réalité et de la conscience torturée.

Saisie et condamnée au feu, l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* fait de Prévost un auteur à scandale en même temps qu'un écrivain célèbre.

■ 406 ■ XVIII^e SIÈCLE ~ L'EXPANSION ROMANESQUE

PRÉVOST - MANON LESCAUT • 407 •

Le chevalier Des Grieux, âgé de dix-sept ans, s'enfuit d'Amiens avec la jeune Manon Lescaut que l'on envoyait au couvent pour réfréner son « penchant au plaisir ». Il vit avec elle quelques semaines d'un amour fou dans le Paris de la Régence. Mais Manon le trompe et se débarrasse de lui en le livrant à son père. Des Grieux cherche l'oubli au séminaire de Saint-Sulpice. Un an plus tard, Manon le retrouve et l'enlève. Le couple vit à Chaillot d'expédients et d'escroqueries. Condamnée à la déportation en Louisiane, Manon part avec un convoi de prostituées. Des Grieux obtient de s'embarquer avec elle. Alors commence la régénération de Manon, illuminée par la preuve d'amour qui lui est donnée. Au moment où les deux jeunes gens vont se marier, un duel les contraint à fuir dans le désert, où Manon meurt d'épuisement. Des Grieux lui survit et traîne désormais une existence sans but.

La mort et l'enterrement de Manon

Prévost Manon Lescaut

Le gouverneur de Louisiane décide de faire épouser Manon par son neveu. Des Grieux provoque celui-ci en duel, est blessé au bras, mais abat son adversaire. Croyant l'avoir tué, il prend la fuite avec Manon, bientôt épuisée par sa marche dans le désert.

1. Ces paroles.

2. La crispation.

3. Digne de compassion.

4. Des fautes qu'il a commises par amour pour Manon.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix faible, qu'elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours¹ que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par des tendres consolations de l'amour. Mais, ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement² de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable³ événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute assez rigoureusement puni⁴. Il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus boureuse

Je demeurai plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si 25 proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que i'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvais. C'était une 30 campagne couverte de sable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait 35 amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne

pouvais me résoudre à fermer la fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel et j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que, pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse, sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restait.

Prévost, Manon Lescaut, Deuxième partie (1731)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

- 1. En analysant la structure de ce récit à la première personne, étudiez l'oscillation entre le passé de l'événement et le présent de la narration.
- 2. Quel détail montre que, pour la première fois dans le roman, Des Grieux et Manon forment un véritable couple?
- 3. Faites ressortir la douceur de la mort accordée à Manon et expliquez pourquoi cette mort prend cependant l'allure d'un martyre.
- **4.** Quelles significations diverses la mort de Manon confère-t-elle au roman?

Le ton du récit

- Analysez les ressorts du pathétique dans la scène de l'enterrement.
- **2.** En quoi l'inspiration de ce récit peut-elle paraître comme déjà romantique ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Débats

- La fatalité qui poursuit les deux amants n'est-elle pas, en fait, le reflet de leur inadaptation à la société ?
- La vraie leçon du roman. La discussion pourra s'engager à partir des deux textes suivants :
- la Préface où Prévost se justifie d'avoir écrit un roman jugé scandaleux par certains de ses contemporains : « Outre le plaisir d'une lecture agréable on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs... L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice. »
- le jugement de Montesquieu dans ses *Mémoires* (VI, 1) : « Je ne suis pas étonné que ce roman, dont le héros est un fripon et l'héroïne une catin qui est menée à la Salpêtrière, plaise, parce que toutes les mauvaises actions du héros,

le chevalier Des Grieux, ont pour motif l'amour, qui est toujours un motif noble, quoique la conduite soit basse. $^{\rm s}$

• Des Grieux est-il le héros de Manon Lescaut?

Exposés

- Le mythe de la femme fatale chez Vigny. Musset.
- Baudelaire. Aragon : Les Cloches de Bâle, 1934.
- Giraudoux : La Guerre de Troie n'aura pas lieu, 1937.
- Le thème de la courtisane réhabilitée par l'amour chez Hugo : *Marion de Lorme*, 1831. Balzac : *Les Illusions perdues*, 1837-1843. Mérimée : *Carmen*, 1845. Dumas fils : *La Dame aux camélias*. 1852.



Illustration pour Manon Lescaut, XVIII siècle. Paris, B.N.

5. LES MASQUES DU LIBERTINAGE : CRÉBILLON (1707-1777)

L'AUTEUR

Son non-conformisme mène Claude Crébillon à la prison – dans *L'Écumoire* (1734), conte de fées japonais et parodie grivoise du marivaudage, il a invoqué Dieu sous le nom de « Grand Singe » –, puis à un exil temporaire – son *Sopha* (1740), recueil de nouvelles pseudo-orientales a offensé les bonnes mœurs et blessé la majesté royale dans le portrait du stupide et ridicule Schah-Baham. Il publie en 1736 son chef-d'œuvre, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

<u>Les Égarements du cœur et de l'esprit</u> ou mémoires de Monsieur de Meilcour (1736)

Rédigé sous forme de mémoires, ce roman reste inachevé. L'histoire oscille entre le narrateur et le héros, entre le présent et le passé, entre la clarté des événements et l'ambiguïté de leur signification, entre l'amour pur (mais inaccessible) et le désir (qui parodie l'amour).

Meilcour, âgé de dix-sept ans, croit inventer l'amour auprès de Mme de Lursay, dont il ne comprend pas les avances, puis de la belle Hortense de Théville, dont la réserve le désoriente. Il écoute les leçons de libertinage de son ami Versac – pour qui l'art de plaire implique un tourment – et cherche à humilier ses deux idoles auprès d'une coquette vieillissante. Finalement, il succombe sans plaisir à la comédie de l'amour profond que lui joue Mme de Lursay : il lui manque encore le « quiétisme de l'amour » et l'art de se livrer sereinement aux occasions.

Madame de Lursay

Crébillon Les Égarements du cœur et de l'esprit

Meilcour, revenant avec un recul ironique sur sa jeunesse et son éducation amoureuse, raconte comment une amie de sa mère, Mme de Lursay, a paru s'offrir à lui comme initiatrice, puis a feint de lui opposer la différence de leurs âges.

Quelques défauts que Mme de Lursay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en fallait beaucoup qu'elle fût aussi effrayée qu'elle me l'avait dit. Quand en effet les inconvénients qu'elle craignait auraient été réels, elle ne m'en aurait pas moins aimé ; et si j'avais eu assez d'adresse pour lui faire craindre mon changement, il n'est pas douteux que son respect excessif pour les bienséances n'eût cédé à la crainte qu'elle aurait eue de me perdre.

Ce n'est pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder longtemps l'aveu de sa faiblesse. Huit jours pour cet article seulement suffisaient à sa vertu, d'autant plus qu'elle était persuadée que mon peu d'expérience ne me laisserait profiter de ses bontés que quand elle le jugerait à propos. L'amour qu'elle avait pour moi l'engageait à ce manège. Elle voulait, s'il était possible, que ma tendresse pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours; et, moins aimé, j'aurais trouvé moins de résistance. Son cœur était alors tendre et délicat. Selon ce que dans la suite j'en ai appris, il ne l'avait pas toujours été, et sans être prise pour moi d'une ardeur bien sincère, il ne me paraîtrait pas surprenant qu'elle eût changé de système.

Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des passions, qu'à celui d'en prendre. Ce qu'elle appelle tendresse, n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque temps, et s'éteint sans qu'elle le sente ou le regrette. Le mérite de s'attacher un amant pour toujours ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs. Plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possède qu'à celui qu'elle voudrait qui la possédât. Elle attend toujours le plaisir, et n'en jouit jamais : elle se donne un amant, moins parce qu'elle le trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est. Souvent elle ne connaît pas mieux celui qu'elle quitte que celui qui lui succède. Peut-être si elle avait pu le garder plus longtemps, l'aurait-elle aimé; mais est-ce sa faute si elle est infidèle? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances; et par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur.

Est-elle parvenue à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où les hommes indifférents pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants, elle ne changeait que de plaisirs; trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle possède, ce que lui a coûté sa conquête la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle ferait à ne l'être pas, son cœur peu à peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidait à la dissiper et à la corrompre, elle a besoin pour ne pas tomber dans la langueur de se livrer tout entière à l'amour, qui, n'étant dans sa vie passée qu'une occupation momentanée et confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource : elle s'y attache avec fureur; et ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme est bien souvent sa première passion.

Telles étaient les dispositions de Mme de Lursay lorsqu'elle forma le dessein de m'attacher à elle.

CRÉBILLON fils, Les Égarements du cœur et de l'esprit (1736)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

- Quelles différences observe Meilcour entre la véritable réaction de Mme de Lursay et ce qu'elle affirmait?
- 2. Comment explique-t-il le « manège » de Mme de Lursay et cette sorte de surenchère où elle s'est laissé entraîner?
- **3.** En quoi la quête continuelle de la femme jeune (lignes 17-32) fait-elle penser à Don Juan?

- **4.** Quelle conception de l'amour suggère le portrait de la femme mûre (lignes 33-45) ?
- 5. En quoi le regard cynique de Meilcour caractérise-t-il le libertin au xvIIIe siècle ?

Le style

Relevez les contrastes, les alliances de mots, les images, les variations dans le rythme des phrases, les formules mettant en relief l'opposition des états d'âme et de la stratégie amoureuse propres à la jeunesse et à l'âge mûr (lignes 17-45).

■ 410 ■ XVIII^e SIÈCLE - L'EXPANSION ROMANESQUE

CRÉBILLON - LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT • 411 •

IMAGES DE LA FEMME AU XVIII^e SIÈCLE

L'éthique du plaisir

L'émancipation de la femme naît d'une révolte contre l'austérité imposée à la fin du règne de Louis XIV. Marivaux montre, dès 1720, dans ses Lettres contenant une aventure, comment chez une femme du monde le plaisir narcissique d'être aimée a détrôné le plaisir d'aimer.

Vois-tu mon enfant, si j'ai quatre amants, j'ai pour moi-même un amour de la valeur de tout celui qu'ils ont pour moi. Or il faut que tu saches que le plaisir de s'aimer si prodigieusement produit naturellement l'envie de s'aimer encore davantage, et quand un nouvel amant m'acquiert ce droit, quand je me vois les délices de ses yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes présentes et passées s'offrent à moi ; je vois que j'ai su plaire indistinctement, et je conclus, en tressaillant d'orgueil et de joie, que j'aurais autant d'amants qu'il y a d'hommes, s'il était possible d'exercer mes yeux sur eux tous. Et même alors, en tirant cette conclusion, je vois en idée les regards que savent porter mes veux; je les admire, j'en deviens amoureuse; le charme m'en émeut intérieurement ; je brûle de trouver quelqu'un qui les éprouve; et si, chemin faisant, il se présente un objet pour lui mon cœur se déclare, c'est une aventure agréable.

MARIVAUX, Lettres contenant une aventure (1720)

La revendication féministe

Une comédie de Marivaux, La Colonie, reprend un sujet traité par le comique grec Aristophane avec l'Assemblée des femmes et Lysistrata, et présente des femmes qui se sont révoltées contre l'oppression masculine.

ARTHÉNICE, *après avoir toussé et craché.* – L'oppression dans laquelle nous vivons sous nos tyrans, pour être si ancienne, n'en est pas devenue plus raisonnable ; n'attendons pas que les hommes se corrigent d'eux-mêmes ; l'insuffisance de leurs lois a beau les punir de les avoir faites à leur tête et sans nous, rien ne les ramène à la justice qu'ils nous doivent, ils ont oublié qu'ils nous la refusent.

MADAME SORBIN. — Aussi le monde va, il n'y a qu'à voir.

ARTHÉNICE. – Dans l'arrangement des affaires, il est décidé que nous n'avons pas le sens commun, mais tellement décidé que cela va tout seul, et que nous n'en appelons pas nous-mêmes.

Une des femmes. — Hé! que voulez-vous? On nous crie dès le berceau : « Vous n'êtes capables de rien, ne vous mêlez de rien, vous n'êtes bonnes à rien qu'à être sages. » On l'a dit à nos mères qui l'ont cru, qui nous le répètent ; on a les oreilles rebattues de ces mauvais propos ; nous sommes douces, la paresse s'en mêle, on nous mène comme des moutons.

MADAME SORBIN. – Oh! pour moi, je ne suis qu'une femme, mais depuis que j'ai l'âge de raison, le mouton n'a jamais trouyé cela bon.

ARTHÉNICE. – Je ne suis qu'une femme, dit Madame Sorbin, cela est admirable!

MADAME SORBIN. – Cela vient encore de cette moutonnerie.

ARTHÉNICE. – Il faut qu'il y ait en nous une défiance bien louable de nos lumières pour avoir adopté ce jargon-là ; qu'on me trouve des hommes qui en disent autant d'eux ; cela les passe ; venons au vrai pourtant : vous n'êtes qu'une femme, ditesvous ? Hé! que voulez-vous donc être pour être mieux ?

Madame Sorbin. – Eh! je m'y tiens, Mesdames, je m'y tiens, c'est nous qui avons le mieux, et je bénis le ciel de m'en avoir fait participante, il m'a comblé d'honneurs, et je lui en rends des grâces non pareilles.

MARIVAUX, La Colonie, scène 9 (1750)

La souveraine du fover

Rousseau réagit dans l'Émile (voir p. 415) contre l'émancipation de la femme qui distend les liens familiaux. Dans La Nouvelle Héloïse (voir p. 531), il présente le véritable « état de grâce » qui s'est installé autour de Julie de Wolmar : une femme peut rayonner dans son rôle de mère de famille et permettre ainsi à la structure sociale de se réaliser.

Mme de Wolmar brodait près de la fenêtre vis-à-vis des enfants ; nous étions, son mari et moi, encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtait assez peu d'attention. » [...] Elle a tourné la tête, et jeté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti, à la manière dont son mari m'a serré la main, que la même émotion nous gagnait tous trois, et que la douce influence de cette âme expansive agissait autour d'elle et triomphait de l'insensibilité même.

ROUSSEAU, La Nouvelle Héloïse, V, 3 (1761)

L'EXPANSION ROMANESQUE

Le roman picaresque

Le roman picaresque, né en Espagne au xve siècle, raconte les aventures colorées de picaros, personnages d'origine modeste qu'une éducation négligée a marginalisés et fait fuir du milieu familial : le récit comporte un voyage à travers le monde, le passage par des maîtres différents (ce qui facilite la satire sociale) et des épreuves imposées, la prison et l'amour. Le roman picaresque, où s'insèrent librement des histoires indépendantes, n'est jamais achevé pour sauvegarder le principe de l'autobiographie et permettre des retournements de fortune.

Le *Gil Blas* de Lesage est le seul roman français indiscutablement picaresque. Mais le héros n'est pas un picaro authentique et le roman raconte les étapes successives permettant à Gil Blas d'échapper définitivement à sa condition sociale.

Le roman d'ascension sociale Lesage crée le roman d'ascension sociale : son héros s'élève dans la société, s'enrichit, conquiert le pouvoir et finalement est anobli. Le thème majeur dans bien des romans français sera désormais la promotion sociale, avec ses succès, ses échecs, ses enfers. « Légitime, et souvent mortel, le besoin de parvenir, écrit Michel Zéraffa, sera comme la colonne vertébrale du roman français », de Marivaux (Le Paysan parvenu) à Zola (La Curée) en passant par Le Rouge et le Noir, La Chartreuse de Parme, Lucien Leuwen de Stendhal, ou Le Père Goriot et Les Illusions perdues de Balzac.

Le roman d'apprentissage

Ce roman est construit autour de l'apprentissage de la vie par un adolescent ou un jeune homme qui essaie sa liberté et fait son éducation sentimentale et sociale. Le roman dans la première moitié du xviii siècle illustre parfaitement ce nouveau thème. Lesage (Gil Blas), Marivaux (La Vie de Marianne, Le Paysan parvenu), Prévost (Manon Lescaut), Crébillon (Les Égarements) confrontent un être singulier, dès sa sortie de l'adolescence, à la réalité des mœurs : l'apprentissage de la vie passe par la rencontre entre une conscience et le monde extérieur, et correspond à un trajet romanesque permettant de connaître les autres tout en apprenant à se connaître.

Le roman à la première personne On compte, de 1700 à 1750, plus de deux cents romans, écrits sous la forme de mémoires et où le protagoniste raconte lui-même sa vie. Le choix du roman à la première personne répond au désir de **créer l'illusion romanesque** en persuadant le lecteur de l'authenticité des événements. Il répond à une attente du public en mettant en valeur de façon plausible un point de vue individuel (la chance dans *Gil Blas*, la sensibilité dans *La Vie de Marianne*, la fatalité dans *Manon Lescaut*).

Le choix de la première personne entraîne un certain nombre de conséquen-

– la limitation à ce que le protagoniste a pu voir et dominer : le narrateur dans l'*Histoire d'une Grecque moderne* n'a ni vu ni analysé assez nettement les événements pour donner de Théophé une image claire et cohérente ;

— l'anticipation sur les événements pour associer le lecteur à la connaissance d'une période que le narrateur a fini de vivre; elle suppose une discrétion certaine: dans Manon Lescaut Des Grieux ne livre pas le dénouement, même quand il laisse escompter une issue tragique;

- l'asservissement du lecteur à la lucidité du narrateur : il croit sans se poser de questions aux situations analysées en profondeur par les protagonistes de La Vie de Marianne et du Paysan parvenu;

- l'oscillation entre le récit rétrospectif et l'analyse dans le temps. Ce décalage permet la lucidité : Meilcour dans Les Égarements du cœur et de l'esprit est devenu assez libertin pour analyser avec finesse les manœuvres qu'il n'a pas perçues quand Mme de Lursay utilisait son manque d'expérience.

■ Mots-clés ■

Mouvement, V. MARIVAUX. Sentiment, émotion, transport spontané échappant au contrôle de la raison.

Réflexions. Remarques ou analyses si intimement mêlées à la trame des événements que les événements paraissent souvent servir de prétexte à l'analyse psychologique.

Fatalité. V. PRÉVOST. Sentiment d'un engrenage inexorable éprouvé par des héros dont la passion, marquée par le péché originel, l'hérédité ou la jalousie, engendre la souffrance ou le malheur.

Le libertin. V. CRÉBILLON-LACLOS. Le libertin au XVII° siècle se caractérisait par le refus de toute révélation surnaturelle, donc des croyances et des pratiques religieuses, et par le souci de se diriger seulement par la raison. En ce sens le libertin est remplacé au XVIII° siècle par le philosophe.

Le terme prend un sens différent au XVIII siècle et renvoie à une débauche parfois enveloppée d'élégance. À partir de Crébillon et chez Laclos le libertin recherche surtout dans ses conquêtes amoureuses le plaisir de transgresser les règles de la morale.

Égarement. V. CRÉBILLON. Le mot se retrouve dans tous les romans de Crébillon pour désigner les transports et les troubles propres à altérer la quiétude du cœur et le calme de l'esprit.

Citations

LESAGE

• Le « Picaro » :

« Je suis né pour être le jouet de la fortune. » (Gil Blas)

« Un fripon peut fort bien devenir un honnête homme. » (Gil Blas)

CHALLE

• Changer la vie :

« Quelle est celle de nous qui voudrait se donner à un seul et en essuyer tous les chagrins et les dégoûts, si elle pouvait sans honte et sans risque goûter ce même plaisir avec qui bon lui semblerait ? » (Illustres Françaises)

• Passion et fidélité :

« Il ne tiendra qu'à vous de m'engager si avant que vous soyez à couvert de mon infidélité. » (Illustres Françaises)

MARIVAUX

• Marianne et l'intuition :

« Je pense pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui puisse nous donner des nouvelles un peu sûres de nous. » (La Vie de Marianne)

• Jacob et son « ingénuité rustique » : « J'étais fort ravi d'épouser l'une et de plaire à l'autre, et on sent fort bien deux plaisirs à la fois. » (Le Paysan parvenu)

PRÉVOST

• L'amour fou :

«Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix et qui ne s'exprimait que par mes yeux.» (Manon Lescaut)

• L'amour fatal :

«Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel? L'amour est une passion innocente; comment s'est-il changé, pour moi, en une source de misères et de désordres?» (Manon Lescaut)

• Les pièges de la narration subjective :

« Ne me rendrai-je point suspect par l'aveu qui va faire mon exorde ? Je suis l'amant de la belle Grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs ou de mes peines ? [...] En un mot, quelle fidélité attendra-t-on d'une plume conduite par l'amour ? » (Histoire d'une Grecque moderne)

• La conscience de l'exemplarité : « J'entre dans le récit d'un événement sans exemple, et qui fera juger avec raison que mon caractère est unique. » (Cleveland)

CRÉBILLON

• Le libertin :

« Si je ne me raidissais par contre les impulsions [de la nature], c'està-dire qu'en moi l'esprit ne corrompît point le cœur, je ne serais pas ce que je suis. » (Lettres athéniennes)

Éditions et Études

LESAGE : *Histoire de Gil Blas,* par Roger Laufer, Garnier-Flammarion, 1977 ; par Étiemble, Folio, 1973.

CHALLE: Les Illustres Françaises, par Frédéric Deloffre, Les Belles-Lettres, 1959.

MARIVAUX: La Vie de Marianne, par Henri Coulet et Michel Gilot, Garnier-Flammarion, 1978.

Le Paysan parvenu, par Michel Gilot, Garnier-Flammarion, 1978.

PRÉVOST: Manon Lescaut, par Frédéric Deloffre et Roger Picard, Garnier 1965; par Jean-Louis Bory, Folio, 1972.

Cleveland, par Jean Sgard, P.U.G., 1978.

Histoire d'une Grecque moderne, par Jean Sgard, P.U.G., 1989.

CRÉBILLON: *L'Écumoire*, par Ernest Sturm, Nizet, 1976.

Les Égarements du cœur et de l'esprit, par Jean Dagen, Garnier-Flammarion, 1985.

Études

Roger Laufer : Lesage et le métier de romancier, Gallimard, 1971.

Henri Coulet : Marivaux romancier, Colin 1975 ; Le Roman jusqu'à la Révolution, Colin.

Jean Sgard: *Prévost romancier*, Corti, 1968.

Didier Souillier: Le roman picaresque, P.U.F., 1980.